Document generated on 07/15/2025 5:53 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

L'autre bout du monde

Louison Gagnon

Number 59, Fall 1999

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4326ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gagnon, L. (1999). L'autre bout du monde. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (59), 37–50.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'autre bout du monde

Louison Gagnon

Ton uniforme ne porte, encore, aucune cicatrice.

Tu attends tout depuis deux jours. Tu ne sais plus quoi. Tu ne sais plus qui. Tu attends.

Comment t'es-tu retrouvé dans ce décor ?

Jadis, les grandes fenêtres jouaient aux sirènes. Jadis, elles fredonnaient aux pauvres petits rêveurs. Elles les protégeaient d'une ennuyeuse réalité. Elles s'ouvraient sur des plaisirs imaginaires. Elles regardaient la vie vivre sa vie. Maintenant, les grandes fenêtres ne chantent plus. Maintenant, elles sont placardées.

Jadis, les murs grisonnaient d'âge. Jadis, ils racontaient les histoires déjà vécues. Ici, un tableau noir étalait notre *sagesse*. Au-dessus, la randonnée de l'alphabet s'allongeait dans le concret commun. Là-bas, des souvenirs d'été s'accrochaient aux feuilles vieillies. Maintenant, les murs ne parlent plus. Maintenant, ils sont blanc mat.

Jadis, cette pièce s'appelait une classe. Jadis, on y venait pour apprendre. Le plancher dicte son histoire. L'usure récite les cent pas du professeur. Les marques inscrivent le passage des pupitres. Maintenant, un mur divise cette pièce. Maintenant, cette pièce contient deux bureaux. Maintenant, on y vient pour attendre.

Comment t'es-tu retrouvé dans ce décor ?

Tes souvenirs te ramènent trois jours plus tôt.

Tu mangeais ton dernier repas d'apprenti soldat. Ton sergent instructeur t'interpella. Il t'amena à son bureau. Il te parla des Forces Spéciales. Il t'invita à les joindre. Il te demanda une réponse sur-le-champ.

38

Près de la cafétéria, on affichait les affectations régulières. La tienne t'attendait. Elle t'attend toujours. Le lendemain, les autres s'embarquèrent vers la guerre. Toi, on te mit de côté. Une boîte blindée vint te ramasser. Elle te laissa devant cet endroit.

— Tes papiers, soldat, t'ordonna l'un des gardes.

Tu lui présentas l'enveloppe contenant tes ordres. Il l'ouvrit sans te quitter des yeux. Il vérifia les documents attentivement. Les autres gardes, maintenant, ne te quittaient plus des yeux.

Ton regard flânait sur les sacs de sable, les barbelés, les soldats armés jusqu'au cou. Ton regard se butait aux canons antiaériens, antimissiles, antichars, antipersonnels. On ne te quittait plus des yeux.

L'édifice n'arborait que briques montées sur deux étages. Un bloc caché derrière son importance militaire. Le souvenir de l'école primaire Notre-Dame-de-la-Pitié. On ne te quittait plus des yeux.

— Bienvenue au centre d'évaluation, te dit finalement le garde.

Tu entends, du couloir, les bottes d'un passant. La porte s'anime et s'ouvre. Un officier entre. Tu le salues. Il ne te regarde pas. Il retourne ton salut. Il se dirige vers le bureau. Il y dépose un dossier. Il te demande ton grade et ton nom.

— Très bien, répond-il à ta récitation.

Il fait une pause. Il consulte le dossier. Il te regarde un moment.

— Vous avez été accepté dans les Forces Spéciales, t'annonce-t-il sans grande émotion.

Il fait une pause stratégique. Tu lui réponds par un sourire de satisfaction.

— C'est maintenant que le plaisir commence, dit-il. L'armée régulière ne serait rien sans les Forces Spéciales. Nous arrivons avant elle. Nous déstabilisons l'ennemi. Nous débusquons les francs-tireurs. Nous accomplissons le gros de l'ouvrage. Lorsque l'armée régulière arrive, il ne lui reste qu'à parader dans les rues.

Son regard durcit de mépris. Ses yeux brillent de fierté. Son visage, lui, demeure d'une impassibilité mécanique.

— Nous travaillons en unités restreintes. Bien souvent, vous fonctionnerez seul. Nous demandons des soldats intelligents, autonomes et, surtout, motivés par la victoire. Nous avons le plus haut taux de mortalité de toute l'armée. Mais nous avons aussi le plus haut taux de réussite. Les Forces Spéciales portent bien leur nom.

Il s'arrête de parler. Une autre pause stratégique. Attend-il une réponse ? Que dois-tu dire ? Enfin, il recommence.

— Votre entraînement débute demain. Votre première mission sera dans sept semaines. Si, pour une raison ou une autre, vous décidez que vous ne voulez plus faire partie des Forces Spéciales, faites-le savoir avant le début de votre entraînement. Après, il sera trop tard pour reculer.

Tu ne reculas jamais.

Une vie passa.

Un an passa. Une année de territoires perdus et reconquis. Une année vengeresse contre ces crimes impunis. Une année blanchie de ton passé et noircie de ton avenir.

Ton uniforme ne portait, encore, aucune cicatrice.

Et le présent t'envahit. Ce présent t'aide à exister. Il ne se rappelle plus. Il ne pense plus. Il ne voit plus. Il existe. Il survit, ce présent sans importance.

Il fait nuit. Tu viens de faire le tour de l'immeuble. Quelques étages plantés dans le centre-ville. Ses entrées se cachent derrière des verrous et des placards. Il semble n'y avoir personne à l'intérieur. Tu arraches les planches de l'entrée principale.

Tu te retrouves dans le hall d'entrée. La poussière grise peint tout. Un banc de végétation artificielle entoure des bancs de bois naturel. Quatre ascenseurs, gueule ouverte, exposent le néant de leurs entrailles. Le petit bureau de l'accueil porte encore les effets de son dernier occupant.

Tu vois la porte menant aux escaliers.

40

Ils s'attendaient à tout. L'extérieur de l'édifice en témoigne. Ils furent surpris. L'intérieur de l'édifice en témoigne. Ils ressemblaient à toi dans ces escaliers : ils marchaient entre ces murs sans fenêtre ; ils ne voyaient rien du monde extérieur. Pourtant, ils étaient encore à sa merci. Ils écoutaient tout, mais n'entendaient rien. Ils n'existaient plus au présent.

Et ton présent te quitte.

Et ton passé t'envahit.

Ta première présentation venait de se terminer. La salle de conférence se reposait de la foule. Il ne restait plus que toi.

Ton premier exploit se termina. Ils te dirent éblouissant. Le petit nouveau laissa sa marque.

Le jeune, fraîchement sorti de l'université, irait loin. Mais, d'abord, il fallait manger.

Le temps pressait. Tu devais revenir dans moins de trente minutes. Tu arrivas dans le hall d'entrée. Elle se jeta à ton cou.

— Excusez-moi, lui dis-tu. Tu essayas de te libérer de l'emprise de cette folle.

La folle recula. Elle te regarda attentivement. La fille eut une expression de surprise. Elle prit un air choqué. Elle dit : « Merde. »

Elle semblait plus jeune que toi. Tu la voyais jolie, mais plutôt ordinaire. Elle arborait un air familier. Un air presque confortable.

— Je suis désolée, te dit-elle finalement. Je croyais que vous étiez... enfin, quelqu'un d'autre.

— J'ai cru remarquer. Tu recommenças à marcher. *Quelle stupide réponse*, pensas-tu.

Te ne fis que quelques pas. *La folie doit être contagieuse*, te dit une pensée. Tu te retournas pour la regarder. Elle te regardait.

— Puis-je vous inviter à dîner ? lui demandas-tu. Elle accepta. Tu ne te demandas jamais pourquoi.

Tu revins au bureau en retard. Personne ne dit quoi que ce soit.

Cette journée devait simplement être.

Premier étage.

Tu ouvres la porte. Ta mémoire se ferme. Plus personne ne se trouve ici. Le décor d'autrefois est empreint de réalités présentes. Plus personne n'existe ici. Seulement toi et tes fantômes.

Tu avances lentement, avec prudence.

Les fenêtres sont découvertes. Une lumière accidentelle les transperce. Tes yeux s'affolent. Tu prépares ton fusil. Tu cherches une cible. Mais plus rien ne bouge ici. Quelqu'un est passé avant toi.

Ils arrivèrent par l'ascenseur. La réceptionniste n'eut pas le temps de réagir. Ses entrailles ont séché sur le mur derrière son bureau. Ils firent le tour de l'étage. Les meubles sont éclaboussés de sang. Ils n'ont rien oublié.

Il s'agissait d'une compagnie d'assurance vie. L'une des rares qui n'avaient pas déménagé. L'une des rares qui fonctionnaient encore. Maintenant, il ne reste plus personne pour émettre les chèques. Le monde se vide et plus personne pour émettre les chèques. Même les cadavres ont disparu. Ils n'ont rien oublié.

Tu retrouves la porte de l'escalier. Tu montes à l'étage suivant.

Dès les premières rumeurs, les gens paniquèrent. Ils abandonnèrent leurs futilités sociales. Ils vidèrent les stocks des marchands. Ils partirent pour l'oubli. Ils se terrèrent dans leur logis. Tout cela pour éviter la réalité qu'ils avaient trop longtemps ignorée. Le monde est fou, disaient-ils. Mais le monde n'avait pas changé. Il continuait simplement sa course.

Et ton présent te quitte.

Et ton passé t'envahit.

La fréquentation dura trois jours. Après, vous ne vouliez plus, vous ne pouviez plus vous quitter.

Un jour, un mois, un an. Votre amour grandissait sans arrêt. Ce n'était pas la passion. C'était un sentiment confortable, durable.

Tous les soirs, vous écoutiez les informations à la télé. Tous les soirs, tu la voyais s'endormir durant les nouvelles du sport.

42

Le matin, elle te donnait ses commentaires. Que tu le veuilles ou non. Que tu sois réveillé ou non.

- Ils sont fous, t'annonça-t-elle. Il faut être complètement cinglé pour considérer un tel projet.

Sa voix semblait provenir d'un rêve. Un rêve choqué, agacé, déterminé. Ta bouche formula ta seule réponse possible : « Huh ? »

— Les gangs existent depuis des années. Les problèmes existent depuis des années. Tout d'un coup, ils sont insupportables ?

— C'est ça les élections..., lui répondis-tu. Ils cherchent à se faire réélire et, ordinairement, ils promettent n'importe quoi.

— Les élections ! Ils se présentent pour le Parti nazi ? Elle semblait de plus en plus agitée. C'est la guerre qu'ils déclarent !

— Faut pas aller trop loin, lui dis-tu d'un ton rassurant. Ils parlent beaucoup mais, une fois au pouvoir, ils ne font plus rien.

— Ils parlent d'arrêter les gens sans preuve et de les détenir sans accusation. Qu'est-ce qui leur prend ?

La conversation continua pendant plus d'une heure.

Tu la rassuras. Elle te crut. Vous aviez tort.

Deuxième étage.

Ton présent se trouve derrière cette porte. Tu l'ouvres. Une odeur nauséabonde envahit tes sens. Ce n'est pas celle de la mort. Celle-là, tu la connais. Celle-là, tu t'y es habitué.

L'odeur te repousse. Tu avances en pensant à autre chose.

Ici aussi, ils arrivèrent par l'ascenseur. Les portes s'ouvrirent. Personne n'en sortit. Une grenade roula jusqu'au milieu de la réception. Le temps comptait. Ils finirent ça au missile.

Tu entres dans la salle de repos. Quelque chose te claque le pied. Tu regardes avec ta lampe de poche. Un piège à rats. D'autres parsèment la pièce. Tous attendent encore une capture. Aucun rat, mort ou vivant, en vue. Tu es le premier à t'y faire prendre.

L'odeur vient d'ici. Un missile a frappé le réfrigérateur de plein fouet. Au moment de l'impact, quelqu'un regardait à

l'intérieur. Son cerveau, les saucisses cocktail et les parois du réfrigérateur ne font plus qu'un, maintenant. Enfin, pour ce qu'il reste des trois. D'autres traces des explosions sont perceptibles. Mais il n'y a plus rien à voir.

Tu retournes vers l'escalier. L'ennemi n'est plus ici.

La panique ne dura qu'un certain temps. Les gens sortirent de leur refuge. Ils virent leurs propriétés intactes. Ils n'observèrent jamais les vrais signes. Ils regagnèrent leur inconscience. Les plus étourdis étaient, quelquefois, victimes des tirs des soldats. Mais que vouliez-vous ? C'étaient les plus étourdis. « La guerre ne viendrait pas », disaient-ils. Mais la guerre avait toujours été là.

Et ton présent te quitte.

Et ton passé t'envahit.

Lundi, dix-huit heures trente. Tu t'en souviens trop. Elle se trouvait dans la chambre. Tu regardais la télévision dans le salon.

Elle demeura un long moment sans dire un mot. Finalement, elle déclara, de la chambre : « J'ai trouvé un emploi de titulaire. »

La télévision montrait les images d'une caméra de surveillance dans la salle du conseil municipal de la Capitale.

— J'ai rencontré mes étudiants aujourd'hui. Une classe de trente élèves de troisième année.

Six jeunes hommes, masqués et armés, entrèrent dans la salle et abattirent tous ceux qui se trouvaient à portée de tir.

— Leur professeur part en congé de maternité. Ils semblent tous charmants. Je crois que je vais aimer ça.

Ensuite, chaque agresseur prit un pistolet automatique et, en faisant le tour de la salle, acheva les survivants d'une seule balle.

— Enfin, je commence demain. J'ai hâte comme tu peux pas savoir. Chéri ? Pourquoi ne réponds-tu rien ?

Lorsqu'ils eurent terminé, ils se rassemblèrent dans le centre de la salle : il y eut alors six explosions de grenades, presque simultanées.

44

— Il y a quelque chose d'autre, dit-elle en s'avançant dans le salon, je crois que je vais, moi aussi, avoir besoin d'un congé de...

On compta cinquante-trois morts, et aucun survivant. Vous êtes restés là sans un mot. Il n'y avait plus rien à dire de toute façon.

La fin débutait.

Le début finissait.

Troisième étage.

Tu ouvres la porte. Il n'existe plus que des amas de choses : les bureaux, les murs, les chaises, les morts. Plus rien n'est intact, plus rien n'est du présent.

Malgré la routine, un « bon dieu ! » te transperce l'esprit.

Il n'existe plus que des amas de choses. Une épaisse enveloppe de fibre de verre encastrait la réception. L'ascenseur s'ouvrit sur un lance-missiles. Personne n'eut le temps de mourir avant d'être déchiqueté.

Il n'existe plus que des amas de choses. Tu ne peux estimer le nombre de missiles qui ont traversé cet étage. Les cadavres durent être ramassés à l'éponge. Cet étage comptait seulement un bureau du gouvernement. Ils ont payé par où ils avaient péché.

Il n'existe plus que des amas de choses. Tu avances en faisant craquer les débris sous tes pieds. Les murs ne séparent plus rien : ils sont égrenés. Les classeurs ne renferment plus rien : ils sont éventrés. Les bureaux n'appartiennent plus à personne. Plus rien ne bouge. Plus rien ne vit.

Tu retournes dans le refuge de l'escalier.

L'armée protégeait les bonnes gens. L'armée assistait aux services. L'armée était à tous les coins de rue. L'armée était dans tous les édifices. L'armée escortait les convois de vivres essentiels. L'armée surveillait les marchands. L'armée patrouillait le jour et la nuit. L'armée gouvernait le peuple. « Tout est normal », disaient-ils. Mais tout est toujours normal dans un rêve.

Et ton présent te quitte.

Et ton passé t'envahit.

Quelques jours plus tard, on arrêta les dirigeants des gangs. Quelques jours plus tard, le commissariat central fut attaqué.

Quelques jours plus tard, les édifices publics explosaient, en direct, au petit écran. Et l'armée arriva.

Toi, tu ne travaillais plus : on avait fermé ton bureau. Tu voulais rester à la maison... comme tout le monde.

Malgré les manques, malgré les menaces, malgré les barrages, elle insista pour continuer à enseigner.

— Tu ne comprends pas, dit-elle. C'est pas parce qu'on a envoyé notre société au diable que les enfants doivent payer !

— T'es enceinte de cinq mois ! lui répondis-tu, exaspéré. T'es pas en état de jouer au sauveur. Pense à notre enfant d'abord !

— C'est justement parce que j'y pense que je veux continuer ! te lança-t-elle, aussi exaspérée. Viens avec moi, si ça peut te rassurer.

— D'accord, lui dis-tu sans y penser. Quelque part dans tes gènes, il devait y avoir un imbécile suicidaire.

Au début, tu la reconduisais en voiture. Puis l'essence devint rare. Donc, vous faisiez le trajet à pied.

Au début, les barrages de soldats t'énervaient. Puis, tout devint simple routine.

Au début, elle commençait par « le monde est fou ». Puis, elle décrivait la folie du paysage.

Puis, elle cessa de parler durant le trajet.

— Tout est normal, disais-tu après chaque barrage.

Quatrième étage.

Tu ouvres la porte. Ils sont partis un peu avant que tout commence : les bureaux, les chaises, tout a disparu. Il ne reste plus que les portes et les murs.

Tu avances avec soin.

Lorsqu'il n'y a rien, tout peut arriver : on ne s'y attend pas et c'est ce qu'ils veulent. Par contre, ils aiment les endroits dégagés. Ils peuvent voir venir. Tu dois continuer.

46

Tu arrives aux fenêtres. Ici, tu vois, entre les édifices, l'autre bout de la ville. L'armée régulière ne doit pas être très loin. Tu vois des explosions. Ils ont dû rencontrer l'ennemi. Tu vois les rougeurs enflammées. Ils doivent se battre. Tu vois le présent.

Tu longes le corridor du mur extérieur. D'ici, tu entends les bruits de la ville. C'est de l'artillerie lourde. Ils essaient de reprendre du territoire. Tu entends d'autres explosions. Il y a même des cris, au loin. Le centre-ville a changé six fois de mains en six mois. Il est temps que ça s'arrête. Tu espères l'avenir.

Ils ne sont pas encore ici. Tu retournes à l'escalier.

L'armée resta trop longtemps. Ces bonnes gens commencèrent à poser des questions. L'ennemi restait toujours invisible. Ces bonnes gens commencèrent à se plaindre. L'armée contrôlait tout. Ces bonnes gens commencèrent à manifester. L'armée exigea l'ordre. Ces bonnes gens commencèrent à être abattus. « Nous ne sommes pas l'ennemi », dirent-ils. Mais l'armée était restée trop longtemps.

Et ton présent te quitte.

Et ton passé t'envahit.

Dix kilomètres vous séparaient de l'école. Elle était déjà enceinte de sept mois. L'hiver figeait déjà l'air.

C'était trop pour elle. Tu trouvas deux bicyclettes. Et la vie continua.

Vous arriviez à l'école tous les matins à huit heures. Les gens connaissaient encore l'heure, mais les jours n'avaient plus d'importance.

Vous passiez le dernier barrage. Vous vous arrêtiez devant la porte de l'école. Tu allais porter les vélos à l'arrière. Tu la rejoignais.

Tu passais tes journées à l'école. Tu la regardais, comme tous les enfants, capturé par l'évasion.

Les enfants, ses enfants, ne regardaient plus dehors. Dehors, c'était la réalité. Dans la classe, c'était le futur.

Ces petits regards angéliques, ils ne la quittaient plus des yeux. Elle était leur salut, leur protection contre l'ignorance du temps présent.

Elle leur parlait du futur. Elle leur parlait du présent, en langues étrangères. Jamais ne disait-elle un mot du passé.

Tu étais d'accord avec elle. Toi aussi, tu te demandais ce qu'il adviendrait d'eux sans l'école.

Disparaîtraient-ils, comme tant d'autres jadis ? Devraient-ils travailler jusqu'à l'ignorance ? Seraient-ils tués eux aussi ?

Tous les soirs, vous retourniez chez vous. Vous étiez trop fatigués. Les barrages vous agaçaient.

— Nous ne sommes pas l'ennemi, disait-elle aux soldats.

— L'armée est restée trop longtemps, te disais-tu à toi-même.

Cinquième étage.

Derrière la porte, tu trouves le néant. Même les cloisons de séparation ont disparu. Une vitre a été enlevée. Ils ont fait un nid de sacs de sable. Ils protégeaient la rue avec une mitrailleuse.

Tout est encore ici. Où sont-ils ?

Il y a du sang sur le plancher, sur les sacs de sable, à l'intérieur du nid. Tu regardes le plancher, les murs derrière toi, le plafond : aucune trace de balles. Où sont-ils ?

Ils étaient trois, au moins. Ils ne sont certainement pas morts d'une cause naturelle : il n'y aurait pas de sang. C'est vrai que mourir par balle en temps de guerre est tout à fait naturel. Mais il n'y a aucune trace de balles ou de cadavre, rien. Il n'y a rien de naturel ici.

Ils veulent te rendre fou avant de te tuer ? Mais la folie, tu connais déjà. Tu sors une petite boîte jaune de ton sac. Tu appuies sur le seul bouton qu'elle offre. Tu la places rapidement dans la poche gauche de ta chemise. Lorsque ton cœur s'arrêtera... cinq secondes plus tard.

Tu retournes vers l'escalier. En route vers le dernier étage.

Mais qui était l'ennemi ? L'armée contre les bonnes gens. La police contre les gangs. Les riches contre les pauvres. Les Blancs contre les Noirs. Ça n'avait plus d'importance. La guerre existe

pour qu'on se batte. La guerre existe pour qu'on se tue. On se protégeait en se battant. On survivait en se tuant. « Es-tu comme nous ? » demandait-on. Et, si tu disais « non », on se protégeait de toi.

Et ton présent te quitte.

Et ton passé t'envahit.

Te ne portais pas d'uniforme. C'était une autre vie. C'était une autre année. Comme tous les matins, lorsque vous arriviez au dernier barrage, vous descendiez de vos vélos.

Tu te sentais tiré vers l'arrière.

Tu te sentais à l'autre bout du monde.

Comme tous les matins, le jeune soldat vous salua, il ne demanda pas vos papiers, il ouvrit la barrière. Comme d'habitude, elle te laissa son vélo devant la porte principale de l'école. Comme toujours, tu t'empressas d'aller porter les vélos à l'arrière. Mais quelque chose t'arrêta : un sentiment, une pensée, une vision.

Tu te sentais à l'autre bout du monde. Mais sur ce petit globe, l'autre bout du monde est toujours derrière toi. Tu te sentais basculer.

Une grosse voiture noire approcha du barrage. Elle n'était pas d'un modèle récent. En accélérant, elle fit un étrange grondement. Elle est en train de rendre l'âme, pensas-tu. Mais un soldat s'effondra, puis un autre ouvrit le feu sur le conducteur. La voiture accéléra davantage. Elle fracassa la barrière.

Ton premier réflexe fut de te jeter pas terre. Tu vis la voiture rouler vers toi. Tu t'abritas près du mur de l'école.

Ses occupants pointèrent leurs armes par les fenêtres. Ils tiraient vers le barrage. Les balles volaient dans toutes les directions. La voiture passa à côté de toi. Finalement, elle arrêta sa course sur un lampadaire. Ses occupants sortirent en tirant. Ils s'écroulèrent, un à un, sous les balles des soldats.

Sixième étage.

Tu ne veux plus te souvenir. Tu te réfugies dans le confort du présent. Ce présent t'aide à exister. Il ne se rappelle plus. Il

ne pense plus. Il ne voit plus. Il existe. Il survit ce présent solitaire. Tu ouvres la porte.

C'est la salle des machines, le dernier étage.

Tu avances en te faufilant entre les conduits de métal isolé. Tu vois, devant toi, d'énormes chaudières. Jadis, elles donnaient de la chaleur à l'édifice : maintenant, elles sont froides comme la mort.

Tu vois quelque chose bouger. Tu prépares ton arme. Tu t'approches. C'est l'ennemi. Tu te prépares à lui faire face. Tu te prépares à tirer. C'est un enfant.

Une petite fille assise, derrière une machine, jouant à la poupée comme si rien ne l'affectait. Elle se tourne en ta direction, elle ne te voit pas. Tu ne veux pas lui faire peur. Tu restes caché.

Elle se lève et disparaît derrière une autre machine.

Elle aurait pu être l'un de ses enfants. L'un de ces petits regards angéliques qui croyaient encore au futur. Mais il n'y avait plus de place dans ce monde pour les rêveurs ou les petits regards angéliques. La réalité le voulait ainsi.

Tu la cherches des yeux. Tu ne la trouves plus. Tu entends un bruit derrière toi. Tu ressens une douleur à la nuque. Tu te vois descendre par coups. D'abord tes jambes te lâchent. Puis, tes hanches. Puis... tout le reste.

Et la réalité te quitte.

Et le passé t'envahit.

Tu te relevas. Les soldats avaient cessé de tirer. L'ennemi était mort. Tu t'éloignas du mur de l'école. Tu regardas ses briques, ses arches, ses grandes fenêtres. Les quelques personnes se trouvant à l'intérieur recommençaient à regarder dehors. Les petits regards angéliques avaient changé, avaient disparu.

Tu t'approchas de l'entrée principale. L'inscription, au-dessus de la porte, disait : *École primaire Notre-Dame-de-la-Pitié*. Mais cet édifice n'était plus rien pour toi. La guerre y était parvenue. Et Notre-Dame n'avait pas eu de pitié. La porte principale était criblée de balles. À son seuil gisait ton amour.

50

Elle était accroupie contre le cadre de la porte. Elle s'était mise à l'abri des tirs des soldats, mais pas de ceux des occupants de la voiture. Tu t'approchas d'elle. Le sang s'échappait de tout son être. La vie s'échappait du tien. Tu restas là, immobile. Cette image s'imprégnant dans ton esprit. Tu restas là, immobile.

Tu te demandes combien de temps tu es resté inconscient.

Tu as mal à la tête mais... tu ne sens plus rien du reste de ton corps. Tu essaies de parler, mais plus rien ne fonctionne.

Et tu la vois. Ce petit regard angélique est là devant toi, une pelle ensanglantée à la main. Elle te touche avec le manche de la pelle, puis s'éloigne dans un réflexe.

Tu voudrais lui dire que tout va bien, mais pas un mot ne parle. Tu voudrais lui faire savoir que tu es encore vivant, mais pas un geste ne bouge. Tu es prisonnier de ce plancher de béton.

Elle s'approche de toi. Passe derrière ton corps prisonnier. Elle prend quelque chose. Revient devant toi. Elle a ton couteau en main. Elle s'accroupit à tes pieds. Elle te regarde. Que fait-elle ?

Elle coupe ton pantalon. Elle doit avoir froid. Elle a besoin de toi. Non, ce n'est pas ton pantalon ! Elle s'est relevée avec un lambeau ensanglanté : un morceau de ta cuisse ! Elle s'éloigne en mordant dans la chair fraîche.

Elle s'arrête, se retourne vers toi. Elle te regarde un instant, s'approche de toi. Elle défait ta chemise. Non. Elle prend quelque chose dans ta chemise. La petite boîte jaune.

Tu essaies de crier. Elle s'éloigne en dégustant son festin, en chantant une petite chanson. Il n'y a plus rien à faire. Elle s'éloigne en dégustant son festin, en jouant avec la petite boîte jaune.

Cinq. Nous sommes semblables. Quatre. Tu n'es pas mon ennemie. Trois. Il n'y a rien de normal dans la guerre. Deux. La guerre ne finirait pas. Un. Le monde est fou.

Un son. Un souffle.